

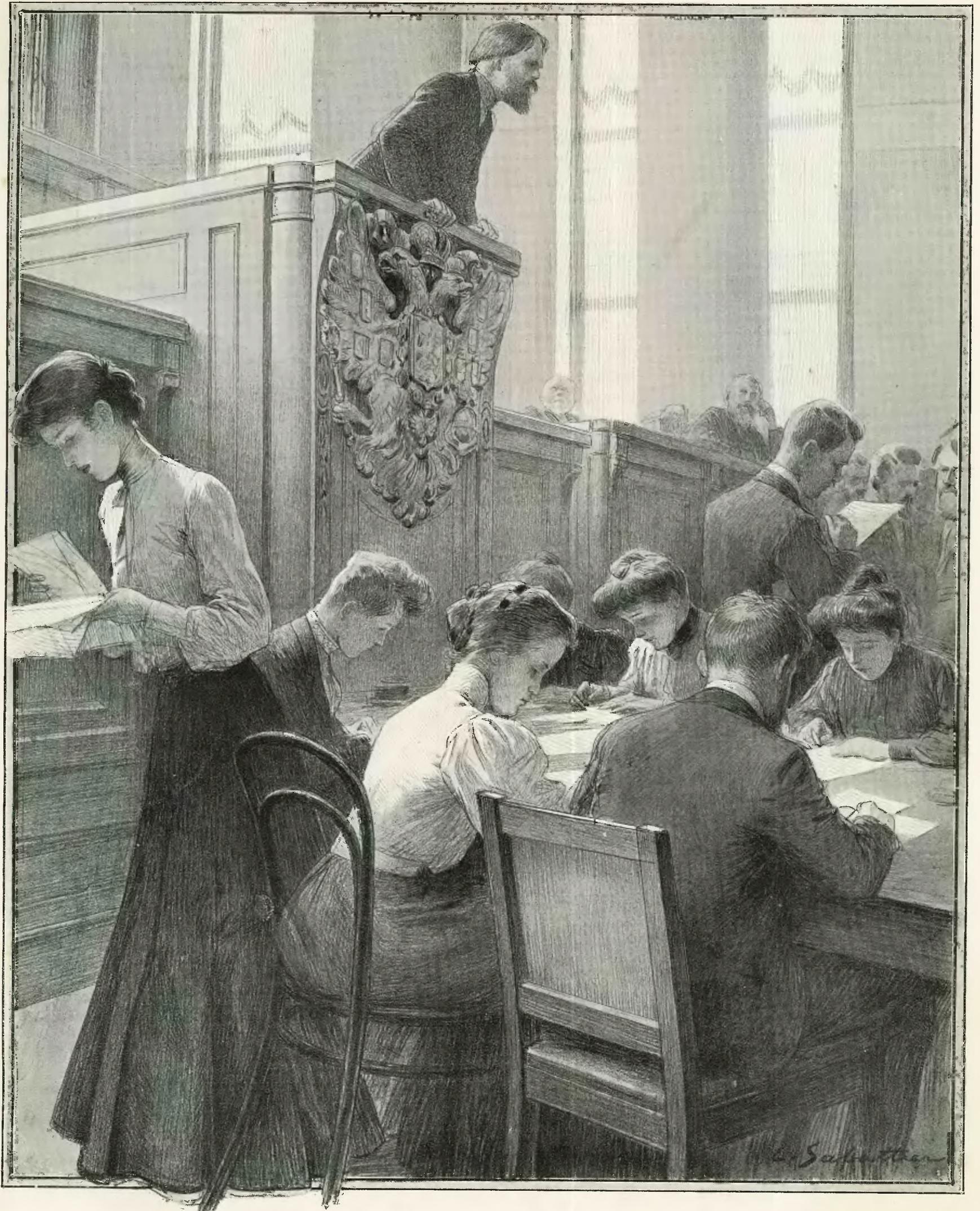
Ce numéro contient : 1° Quatre pages non brochées sur papier couché;  
2° Le 2<sup>e</sup> fascicule du roman de W. Meyer-Förster : LE BARON DE HEIDENSTAMM.

# L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes.

SAMEDI 7 JUILLET 1906

64<sup>e</sup> Année. — N° 3306



L'ÉLÉMENT FÉMININ A LA DOUMA. — La table des sténographes au pied de la tribune.

Dessin d'après nature de L. Sabattier. — Voir l'article, page 3.

## COURRIER DE PARIS



Les employés du ministère de l'Intérieur sont très mélancoliques. M. Clemenceau les invite à se trouver à leurs postes de neuf heures du matin à midi, et de trois à sept heures du soir. Cette décision les désespère. Courteline nous a présenté un fonctionnaire, *M. Badin*, qui ne peut pas aller à son bureau et qui souffre cruellement en pensant qu'il sera, un jour, révoqué. Il nous a fait connaître aussi un délicieux expéditionnaire qui ne prend qu'une faible part aux travaux administratifs parce qu'il place des huiles en province. Son roman : *les Ronds de cuir*, nous montre un chef de division qui compose des ballets et des opérettes, un archiviste fou, des rédacteurs qui ont installé dans les caves du gouvernement une salle d'escrime. Il conviendrait aussi de relire la belle nouvelle que Balzac a consacrée aux employés de l'Etat et dans laquelle il a prévu le système des *fiches*.

Il y a quelques jours, M. Clemenceau consentit à recevoir l'un de ses subordonnés, que nous appellerons M. Durand, et qui venait lui expliquer, au nom de ses collègues, que son récent arrêté lésait des intérêts éminemment respectables. L'huissier de service, qui a soigneusement écouté cet entretien, a bien voulu nous en rendre compte. Je dois déclarer que ce fidèle serviteur n'a rien voulu recevoir comme prix de son indiscrétion. J'ai dû insister longuement afin qu'il acceptât deux entrées pour le prochain concours de contrebasse au Conservatoire.

\* \*

LE MINISTRE. — Veuillez entrer, monsieur Durand, et me dire ce qui me vaut l'honneur de votre visite ? Solliciteriez-vous un avancement, une gratification ou quelque distinction honorifique ?

M. DURAND. — Non, monsieur le ministre ; je ne veux pas abuser de votre bienveillance et cependant je vous avouerai que mon épouse serait bien heureuse si j'avais les palmes académiques. Je méprise ces hochets de la vanité ; mais les femmes, vous le savez, aiment le galon et même le ruban. J'ajoute que mon vieux père, qui fut toujours un fervent républicain et qui fut presque emprisonné sous l'Empire, mourrait satisfait si vous daigniez remettre à son fils cette faveur de couleur violette.

LE MINISTRE. — Je vous félicite, monsieur Durand, de montrer un tel dédain pour l'argent et pour les honneurs. Voulez-vous me dire pourquoi vous m'avez demandé cette audience que j'ai eu plaisir à vous accorder ?

M. DURAND. — Mes collègues, monsieur le ministre, ont appris avec étonnement que vous nous invitiez à rester dans nos bureaux le matin et l'après-midi. Ils ont pensé qu'en signant cet ordre cruel vous n'étiez pas au courant de notre situation. Ils ont cru que je pourrais vous donner des renseignements utiles.

LE MINISTRE. — Parlez, monsieur Durand, je vous écoute avec la plus scrupuleuse attention.

M. DURAND. — Permettez-moi, monsieur le ministre, de prendre comme exemple ma propre vie. Fonctionnaire du gouvernement, je gagne, tous les mois, 150 francs sur lesquels l'Etat opère une retenue pour me constituer une retraite. Estimez-vous qu'avec d'aussi faibles ressources je puisse suffire aux besoins de mon ménage ? J'ai une femme et deux enfants.

LE MINISTRE. — Je vous en félicite, monsieur ; mais était-il indispensable de vous marier sans avoir la certitude de subvenir aux frais que nécessite une famille ?

M. DURAND. — Je n'ose croire, monsieur le ministre, que vous soyez un apôtre du célibat et

de son égoïsme. Le devoir d'un citoyen n'est-il pas de créer un foyer et de fournir à la patrie les petits dont elle a besoin ? L'homme n'est-il pas né pour vivre avec une compagne et la solitude ne le conduit-elle pas souvent à la débauche ?

LE MINISTRE. — Il est vrai, monsieur Durand. Mais M<sup>me</sup> Durand ne pourrait-elle travailler ?

M. DURAND. — La femme d'un fonctionnaire de la République ne saurait être caissière ou vendeuse, monsieur le ministre. M<sup>me</sup> Durand a d'ailleurs reçu une brillante éducation qui lui interdit de gagner sa vie. Elle possède un agréable talent de musicienne et, si vous vouliez bien monter un mardi soir jusqu'à notre cinquième étage (nous avons un ascenseur), vous constateriez qu'elle exprime avec bonheur la mélancolie de Chopin et qu'elle chante avec sentiment les mélodies de Massenet.

LE MINISTRE. — Mais, monsieur Durand, votre existence me paraît assez douce. Si j'ai bien compris, vous avez un appartement dans une maison moderne, vous donnez des réceptions hebdomadaires.

M. DURAND. — Votre récente circulaire va détruire cette aisance qui m'est si douce et dont je suis fier, monsieur le ministre : je la dois en effet à un travail acharné. Si je ne viens presque jamais dans les bureaux de notre administration, ne croyez pas que ce soit par paresse : c'est que, véritablement, je n'en ai pas le temps. Je ne suis pas un oisif. Je ne m'attarde pas, le matin, dans mon lit et, l'après-midi, dans les cafés. Dès la huitième heure du matin, je me rends chez Gargamel, le député de Saône-et-Garonne ; je fais sa correspondance ; je prépare ses discours. Je vous avouerai même non sans orgueil que je suis l'auteur de sa dernière interpellation qui vous a mis en fâcheuse posture.

LE MINISTRE. — Mes compliments, monsieur Durand.

M. DURAND. — A dix heures et demie je dois être au lycée Janson de Sully pour attendre le fils d'un grand commerçant dont je suis le précepteur. Je ramène ce jeune homme chez ses parents et, jusqu'à midi et demi, je l'initie aux difficultés du latin, je le guide parmi les complexités de la langue française, je l'intéresse aux événements de l'histoire. Je me permets ensuite de déjeuner.

LE MINISTRE. — J'allais vous en prier.

M. DURAND. — Mon repas, monsieur le ministre, est frugal et rapide. Il faut, en effet, que je sois à une heure chez un industriel qui fabrique des rouleaux pour phonographes. J'ai une jolie voix de ténor, je dois l'avouer, et j'imité les acteurs illustres : c'est un don. Je soupire donc la cavatine de *Faust*, je récite des tirades de *Ruy Blas* ou de *Cyrano*, je détaille des couplets militaires. La cire malléable enregistre mon chant et ma déclamation, qui sont attribués à Alvarez, Mounet-Sully, Coquelin aîné ou Polin.

LE MINISTRE. — Vous pourriez, du moins, être à trois heures au ministère ?

M. DURAND. — Hélas ! monsieur le ministre, à deux heures je dois être sur un hippodrome suburbain et j'y reste jusqu'à cinq heures ; car je suis attaché à un journal en qualité de rédacteur sportif. Mon article n'est pas achevé avant six heures et demie, car, — et ce n'est pas vous qui m'en blâmez ! — j'ai le goût du bon style, le scrupule de la forme pure. L'heure de dîner est arrivée ; mais mon labeur n'est pas encore achevé ; je remplis en effet les fonctions de contrôleur aux *Folies-Bout-de-Bois*. Je crois inutile d'ajouter, monsieur le ministre, qu'une loge est toujours à votre disposition.

LE MINISTRE. — Je conçois, monsieur Durand, que vous ne puissiez consacrer à notre administration que de rares instants ; mais pourquoi ne renoncez-vous pas à ces fonctions que vous ne pouvez remplir ?

M. DURAND. — Pourquoi repousserais-je ce

traitement — infime, il est vrai — de 1.800 francs ? Songez aussi, monsieur le ministre, aux avantages de la retraite et au prestige que nous donne ce titre : *employé de l'Etat* !

\* \*

Jean Lorrain vient de mourir. Il avait cinquante ans. J'étais allé passer la semaine de Pâques dans le Midi. Au théâtre de Monte-Carlo, pendant un entr'acte, je le rencontrai et je l'entraînai dans les salles de jeu où il ne voulait plus entrer. Il connaissait profondément ce monde bizarre qui, chaque hiver, campe sur la Côte d'Azur, de Nice à Menton. Il a conté, dans plusieurs volumes, les menues infamies, les escroqueries, les crimes que commettent les étrangers inquiétants qui rôdent autour des tables de roulette. Ce soir-là il se plut à me révéler la vie d'une Russe qui avait devant elle des liasses de billets de banque. Il parlait avec un âpreté qui m'étonna : « Je les hais », me dit-il, en me montrant la foule élégante.



M. Jean Lorrain. — Phot. Prou, bd Saint-Germain.

Il oublia ces sauvages rancunes pour me faire admirer une de ses bagues. Ses doigts étaient lourds d'anneaux. Il adorait les métaux rares et les pierreries dédaignées. Les parures de ses mains évoquaient les splendeurs byzantines. Il recherchait les cravates aux nuances inattendues et délicates, les gilets aux dessins ingénieux. Il composait avec soin son costume à l'exemple de l'écrivain qui fut son maître, Barbey d'Aurevilly.

Il adora la couleur. Il voulut d'abord être peintre. On peut dire qu'il n'a jamais renoncé à sa vocation : ses tableaux ne furent pas brossés, mais écrits. Il avait une estime toute particulière pour ses poésies : *l'Ombre ardente*, et pour son théâtre légendaire : *Brocéliande*, *Yanthis*, *la Mandragore*, *Ennoia*. Ce qui paraît cependant le plus personnel dans son œuvre, ce sont les livres où il nota cruellement les ridicules et les vices d'une classe sociale de ce temps. Il a attaqué sans pitié les hommes et les femmes qui ne sont subtils et immoraux que pour masquer leur sottise. Il leur reprochait secrètement de l'avoir acclamé ; il sentait qu'ils avaient, malheureusement, encouragé sa fantaisie extravagante et malsaine.

On le blâmera d'avoir aimé la boue et les marécages : c'est que les eaux croupies lui offraient d'extraordinaires reflets. Il est certain que ses livres ne doivent pas être recommandés aux jeunes filles. Mais il serait facile de choisir des pages que tous liraient avec profit et avec joie, — celles qu'il consacra à Venise, par exemple. Un ami devrait entreprendre cette tâche. On accomplirait un pieux devoir envers la mémoire de Jean Lorrain en publiant ce recueil. On proclamerait ainsi qu'il était supérieur à sa renommée, qu'il fut un véritable artiste, qu'il eut les qualités d'un grand écrivain.

NOZIÈRE



Le pope Poyarkof, député de Voronéje.

## LES COULOIRS DE LA DOUMA

Saint-Petersbourg, juin 1906.

Il n'y a pas d'exemple au monde d'un Parlement dans lequel les visiteurs, les électeurs, les journalistes, vivent en contact aussi direct, aussi complet, si familièrement, on peut bien dire, avec les députés, que la Douma russe. Quand vous avez franchi la porte de l'antichambre où des huissiers galonnés, à la livrée de la cour, garnie de passementeries d'or où s'éploie l'aigle des Romanof, vous débarrassent de votre canne, de votre paletot, de votre chapeau, aucune autre barrière ne vous arrête ; vous errez, libre, à votre guise, du salon des Bustes à l'immense salle des Pas Perdus, qui lui fait suite, et qui était l'ancienne salle à manger du « Taurique » ; aux restaurants, aux buffets sans nombre ; dans toutes les annexes de la Chambre.

Dans la salle des Bustes, où les socles saillant de la muraille nue sont veufs désormais des Scipions, des Augustes et des Augustules, et des Césars qu'ils portaient naguère, et que meublent seulement quelques banquettes, deux consoles Empire, et, au milieu, dominant un pouf de capiton, un hideux vase de Sèvres, peinturluré et doré, un détail m'a amusé : les quatre hauts poêles de faïence blanche encastrés aux angles portent comme décor un Hercule terrassant l'Hydre. Etrange symbole, ici, que ce héros et cette bête ! Et comment l'interpréter ? Ces poêles sont vieux, d'ailleurs, contemporains peut-être du palais ; mais n'est-ce pas une curieuse coïncidence que de retrouver là cette image, au moment où le



Joseph Nakonetschny, député paysan de Lioubline.

peuple et la bureaucratie se serrent d'une étreinte désespérée ?

La salle des Pas Perdus, longue à n'en plus finir, ceinte de colonnes innombrables, est plus vide encore que ce premier salon. A chacune des extrémités, arrondies en hémicycle, quelques tables, qui semblent, dans cette immensité, des guéridons de poupée ; quelques banquettes en bois laqué blanc et or, habillées de satin feu ; des vases de Sèvres encore, Empire, Louis-Philippe, Restauration, on ne sait

trop, — déshonorants échantillons d'une de nos industries les plus nationales.

De temps à autre, un député que la discussion du moment laisse indifférent vient ici lire son courrier, écrire quelque lettre urgente ; des journalistes griffonnent des notes, ou bien passe, trotinant d'un pas leste, une jeune femme, les cheveux coquettement ébouriffés, clair vêtue, la cigarette aux lèvres, parfois, et des papiers tout plein ses mains : une sténographe ou une dactylographe qui va, au pied de la tribune, relever une camarade de service, ou qui rapporte la poignée de documents à traduire vite, et à télégraphier. Car, pour la plus grande partie, le service de sténographie et de secrétariat est assuré, à la Douma, par des femmes, aussi bien le service officiel des procès-verbaux que le service de l'Agence télégraphique de Saint-Petersbourg. Et ce n'est pas une des impressions les moins piquantes, pour nous autres, que de voir aller et venir, dans cette grave enceinte, ces jupes gentillette et ces petits tabliers, — en attendant que, les femmes admises à voter, des falbalas du bon faiseur, peut-être, viennent froufrouter sur les jolis sièges de maroquin bleu de la salle des séances.

Mais voici une suspension de séance, et la salle des Pas Perdus, la blanche salle abandonnée, tout à coup s'anime, s'emplit de piétinements, du brouhaha des discussions.

A de certains moments, vous diriez d'une salle de meeting, et je ne sais quelle atmosphère de réunion révolutionnaire, où le verbe claironne, où



Un vieux serviteur de l'empire : J. Strelzof, devenu député de Kharkov.

volent les mots retentissants, y flotte. Il a suffi que deux députés échangent un peu haut quelques arguments pour qu'aussitôt se forme autour d'eux un groupe sans cesse accru. On était dix ; on est vingt, on est cent. Des spectateurs descendus des tribunes se rattrapent du mutisme de deux ou trois heures que leur imposa la discipline de la séance. Le groupe s'éparpille, se désagrège, se reforme. On va, on vient. Le hasard des rencontres amène des rapprochements inattendus. Les fracs à boutons d'or des *tchinovniks*, des fonctionnaires impériaux détachés à la Douma, se mêlent aux vestons que portent la plupart des représentants. Il y a là jusqu'à un journaliste japonais, M. Takahishi, que, le jour de l'ouverture, des Polonais vinrent remercier de ce que la victoire de son pays leur allait valoir la liberté. Dans cette foule remuante, on suit de loin les redingotes grises, soutachées de noir, des Blancs-Russiens, les kaftans bleus ou noirs, coupés à la ceinture d'une écharpe rouge, des Petits-Russiens, la longue simarre sombre d'un prêtre arménien, la robe brune du pope Poyarkof ; et la belle prestance de M. Nakonetschny, député de Lioubline, sanglé de cuir, type superbe de rural, grand, râblé, colossal comme Danton, le masque léonin comme lui, fait sensation.

C'est vraiment ici, mieux que dans l'immobilité de la séance, qu'il faut regarder vivre ces hommes. A les voir, accrochés à quelques leaders, à une poignée de personnalités en vue, agissantes, conductrices, on a la sensation confuse que la plupart sont ici dépayés, désemparés.

Avec les dix roubles d'émoluments qu'on leur compte chaque matin, d'aucuns vivent aussi simplement que dans leurs chaumières, de quelques fruits, de légumes, et, du surplus de leur nécessaire, doivent nourrir les leurs, demeurés là-bas. On en

cite un, M. Pavlov, député de Samara, qui est au lit chaque soir à 9 heures, comme s'il devait le matin se lever à l'aube pour courir aux champs. Un député paysan de la province de Kharkov a démissionné dès les premières séances, se jugeant déplacé parmi les gens qui l'entouraient.

Tandis que Sabattier crayonnait ses alertes croquis, il y avait, non loin de nous, déchiffant des lèvres un journal, un drôle de petit bonhomme à la longue barbe rousse, à l'œil gris clair, vêtu d'un lamentable complet jaune déteint, moucheté de plâtre, les pieds nus dans des brodequins éculés, qui, de temps à autre, levait les yeux vers nous, attentif au travail de l'artiste. Il nous intéressa. Je le fis questionner, tandis qu'il posait à son tour.



Un Blanc-Russien : Joseph Ostrowsky.

Etait-il député ? Il s'appela, répondit-il, Effim Bachmach et venait d'un pays perdu du gouvernement de Kiev, Bielotserkov, — l'Eglise blanche. Il représentait sept mille électeurs. Il nous dit ses misères : une femme, une fille, quatre fils ; trois hectares de terre pour vivre à sept personnes. L'âge venu, pour ses fils, de s'établir, il leur avait partagé ce maigre patrimoine, et le problème s'était posé pour lui, sa femme, sa fille, de manger. Avec quelle impatience il attend la distribution nouvelle de terres depuis longtemps promise ! Il venait là, chaque jour, s'installait dans un coin de la salle des Pas Perdus, sur un des divans de satin feu, et, ses lunettes au bout du nez, marmonnait les belles paroles d'espoir de sa gazette.

— Pourquoi n'allez-vous pas à la séance ? lui demandai-je.

— Ils parlent trop !

Il demeurait là, dans ces couloirs, errant, l'âme en peine, espérant pour chaque soir la fin de sa misère.

Renseignements pris, son nom ne figurait pas sur la liste des députés à la Douma. Bachmach était délégué à Saint-Petersbourg par des paysans, ses pareils, pour surveiller la marche des choses.

Je lui fis poser cette question :

— Du gouvernement du tsar ou de celui de la Douma, lequel vaut mieux, à votre avis ?

— Dieu le sait ! répondit-il.

GUSTAVE BABIN.



Un pilier de la salle des Pas Perdus : E. Bachmach, délégué par les paysans de Bielotserkov pour surveiller leur député.

## LUNE DE MIEL ROYALE

Le jeune couple royal espagnol continue de savourer, dans la solitude et le calme, à la Granja, les douceurs de la lune de miel. Au milieu du décor Louis-quatorzième, reconstitué, par le nostalgique Philippe V, sur le modèle de Versailles, la vie doit s'écouler, pour les deux jeunes époux, très douce, exempte de préoccupations et d'inquiétudes. Et peut-être n'est-il pas téméraire de penser qu'en errant au bras de la reine dans ces allées droites, parmi les ifs, les taillis, sous les charmilles de ce jardin imité de Le Nôtre, le roi Alphonse se rappelle, de temps à autre, avec plaisir, les splendeurs du palais et des jardins du Roi Soleil, qu'il entrevit un court moment, à son passage parmi nous.

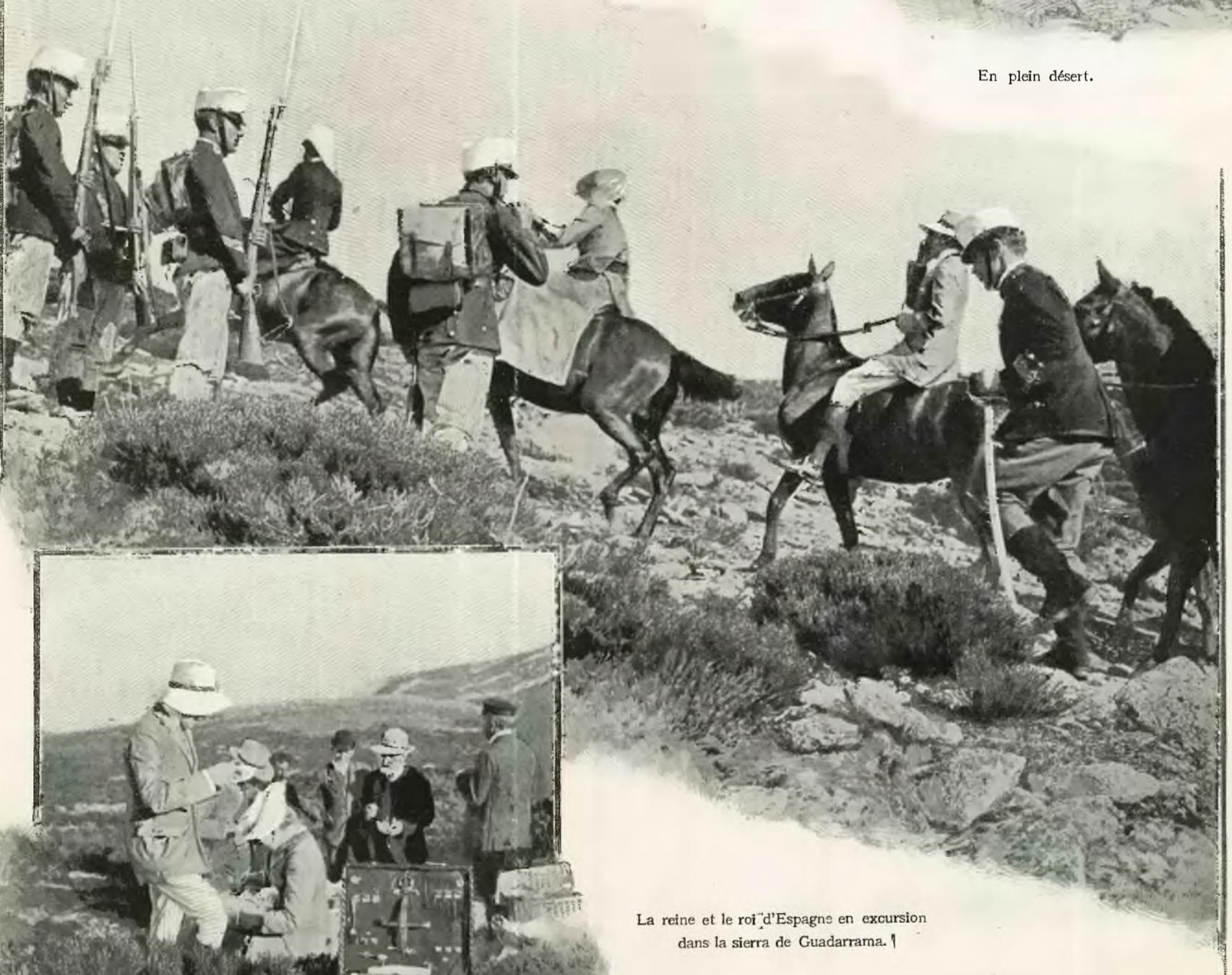
Le roi et la reine explorent, au hasard de leur fantaisie, les environs du domaine royal. Il y a, tout alentour, une série d'excursions classiques que les guides recommandent aux touristes : visites à El Paular, ancienne chartreuse devenue une usine, à la vallée du Lozoya, à la Penalara, à Valsain, qui fut la maison des champs du noir Philippe II.

Nous avons montré, la semaine dernière, les souverains quittant le château pour une promenade. Nous les suivons aujourd'hui en pleine campagne, au cours d'une chevauchée au puerto (port ou col) de Reventon, dans la sierra de Guadarrama.

Il avait fallu, ce jour-là, renoncer à l'automobile, pour suivre, au pas, les sentiers rocailleux de la montagne. La reine portait un clair costume d'amazone, la figure protégée d'un large chapeau de paille contre les ardeurs du soleil de juin ; le roi était vêtu de toile, coiffé de son inséparable panama.



En plein désert.

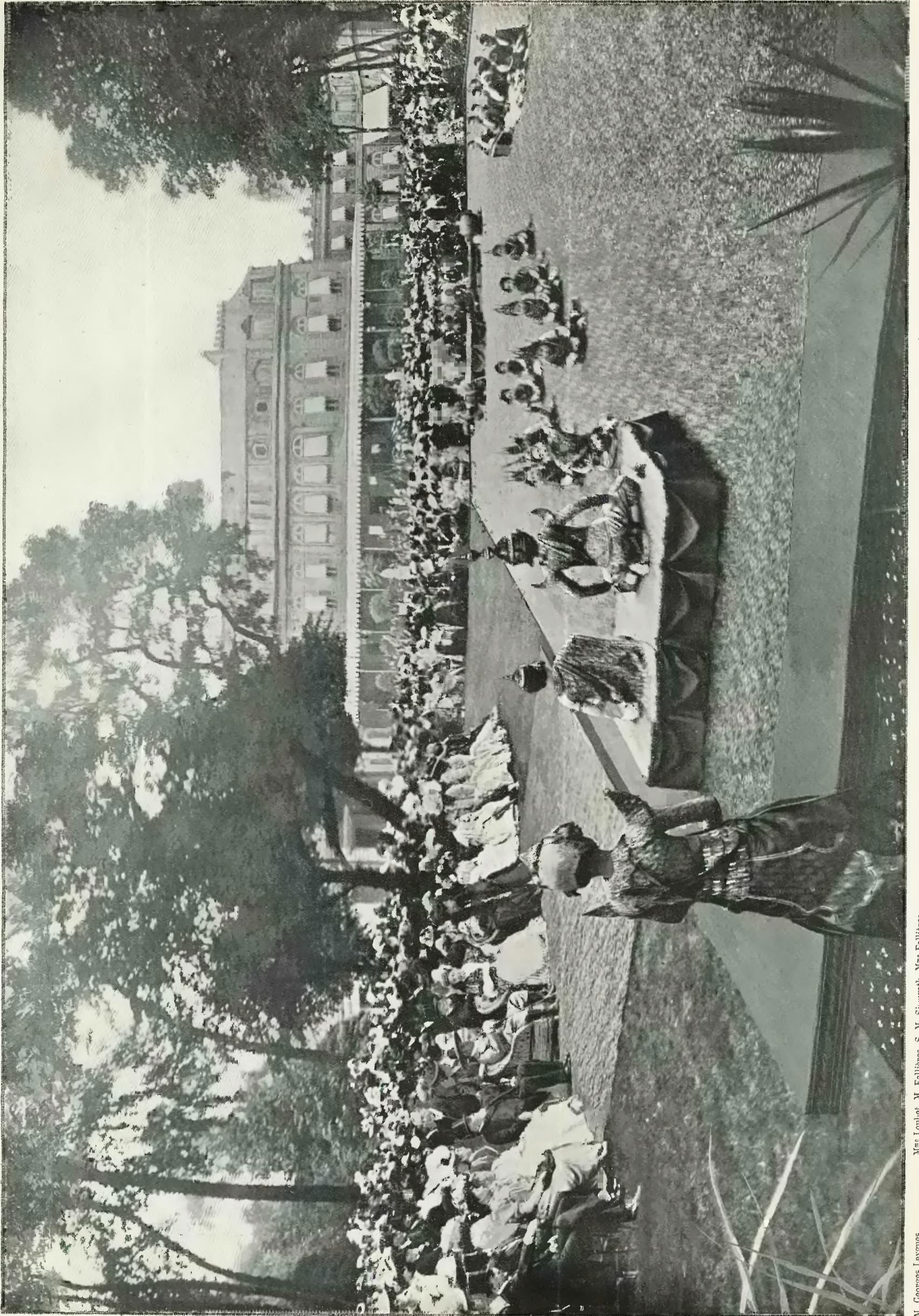


La reine et le roi d'Espagne en excursion dans la sierra de Guadarrama. }

Pendant une partie au moins de l'excursion, on ne put échapper au protocole : au passage de la reine et du roi, des clairons sonnaient aux champs, des soldats présentaient les armes. Enfin, on arriva en plein désert, dans un site dénudé, pierreux, jonché de rocs calcinés. On y déjeuna, frugalement, du contenu d'une cantine, en plein air, sans même l'abri d'une tente. Et, à ce point culminant de l'ascension, Alphonse XIII et Victoria-Eugénie permirent à l'indiscret photographe qui les avait suivis de prendre quelques clichés.

Voilà qui est fort éloigné de cette sévère étiquette de la cour d'Espagne, telle que nous la dépeignaient un Saint-Simon, une M<sup>me</sup> d'Aulnoy !

Le déjeuner du roi, de la reine et de leur suite, au col de Reventon.



M<sup>me</sup> Louvet, M. Fallières, S. M. Sisowath, M<sup>me</sup> Fallières.

LES DANSEUSES CAMBODGIENNES A LA GARDEN-PARTY DE L'ÉLYSÉE, LE 1<sup>er</sup> JUILLET

M. Georges Leygues



LA SALLE DES PAS PERDUS A LA DOUMA

*Dessin d'après nature de notre envoyé spéc*



LE MAJORITY LEADER, PENDANT UNE SUSPENSION DE SEANCE

dessiné par L. Sabattier. — Voir l'article, page 3.



Le campement de l'Automobile-Club de la Dordogne au Circuit de la Sarthe : l'heure de la sieste.

## EN VILLÉGIATURE SOUS LA TENTE

## LE CAMPMENT DE L'A. C. D. AU CIRCUIT DE LA SARTHE

Le « Circuit de la Sarthe » n'a pas seulement attesté d'une façon éclatante les nouveaux progrès de l'industrie automobile ; il a, dans ses « à côté », fourni l'occasion de fort intéressantes expériences de *camping*.

Autour des tribunes de la Belle-Inutile, qui s'élevaient assez loin de tout village, de nombreuses tentes avaient été dressées pour abriter pendant deux ou trois jours des fervents d'automobilisme, venus avec leurs voitures assister à la grande course des 26 et 27 juin. Parmi ces installations provisoires, une des plus importantes, et sans doute la plus sérieusement organisée, était celle de l'A.C.D. (lisez l'Automobile-Club de la Dordogne).

Devant les exigences des hôteliers du Mans, la Commission de tourisme de l'A. C. D. s'était demandé s'il n'y avait pas lieu de se passer d'eux en campant simplement sous la tente. Elle avait désigné un de ses membres, M. Gilles-Lagrange, pour étudier la question et se rendre compte de la possibilité de réaliser pratiquement un tel projet.

Ce dernier traita à Paris avec la maison Remant (le Campement général), et celle-ci se chargea d'établir au Mans, à l'endroit désigné par le club, plusieurs tentes très ingénieuses et très vastes à armatures métalliques : 1° une vaste tente de 30 mètres de long sur 8 mètres de large, divisée en neuf appartements de 2<sup>m</sup>,50 sur 7 mètres, et pourvue d'un couloir latéral permettant de se rendre dans chaque cabine sans traverser les autres ; 2° une tente cuisine, avec cheminée centrale, de 5 mètres sur 5 ; 3° une tente salle à manger de 10 mètres sur 8 ; en outre, quelques petites tentes accessoires pour le personnel de service et des water-closets qui, pour n'être pas à l'anglaise, étaient cependant discrets et hygiéniques à souhait.

La maison Remant (nous lui faisons ici une réclame gratuite qui sera pour elle une agréable surprise) se chargeait également de fournir en location la literie. Le matériel de toilette, cuisine et service de table.

Chaque cabine comprenait deux ou quatre lits, chacun avec une descente, autant de chaises, une table, un paillasson, des portemanteaux, etc. Les lits métalliques

démontables se composaient d'une toile sommier, d'un matelas, de couvertures, d'une paire de draps et d'un traversin.

Tout ce matériel, la maison Remant s'engageait à le transporter en gare de Pont-de-Gennes au jour indiqué. Restait à se procurer le terrain où l'on dresserait le camp. L'Automobile-Club de France offrait bien des terrains à



On répare une roue.

1 franc le mètre carré ; mais, étant donné l'étendue considérable du camp, ce prix eût été trop élevé. M. Gilles-Lagrange, fondateur et administrateur du Syndicat d'initiative du Périgord, prit alors le parti d'envoyer à Pont-de-Gennes l'agent de cette société, qui trouva rapidement, à 500 mètres des tribunes, un emplacement à souhait, une clairière dans les sapins, dont il s'assura immédiatement la jouissance par bail, moyennant un loyer très modique.

Avant son départ, le prévoyant organisateur avait dressé tous les menus des repas pendant le séjour, ce qui permit à l'agent du syndicat de traiter avec les fournisseurs : boulanger, boucher, maraîcher, laitier, etc., dont chacun devait livrer au camp, au jour et à l'heure fixés, des quantités déterminées de denrées. La

glace même, opportune en cette saison, n'avait pas été oubliée ; quant au vin, il était expédié par petite vitesse de Périgueux en gare de Pont-de-Gennes.

\* \*

Tout est préparé pour le *camping*. Le 24, à 6 h. 1/2 du matin, la caravane, composée de sept voitures, se met en route sous la direction du comte F. de Fayolle, président de l'A. C. D., M. Gilles-Lagrange la précédant de deux heures, en fourrier. Le lendemain matin, au petit jour, M. Gilles-Lagrange, avec deux cuisiniers prêtés par le club, quitte l'étape de Tours, où l'on a dîné et couché. Il atteint Pont-de-Gennes à 7 heures. Les deux ouvriers de la maison Remant l'y attendent ; la tente cuisine est immédiatement montée, les feux sont allumés et, à midi, lorsque la caravane arrive, le déjeuner est servi.

Vers 2 heures, la grande tente se dressait, complètement aménagée, et les touristes consacraient l'après-midi à leur installation.

Trois jours durant, ces nomades bénévoles — trente personnes, dont un notable contingent de dames — goûtèrent les agréments de la vie au grand air, avec le maximum de confortable que comportait ce régime. à raison de 80 francs environ par tête, pour le séjour



Une des chambres, dans la grande tente de l'A. C. D.

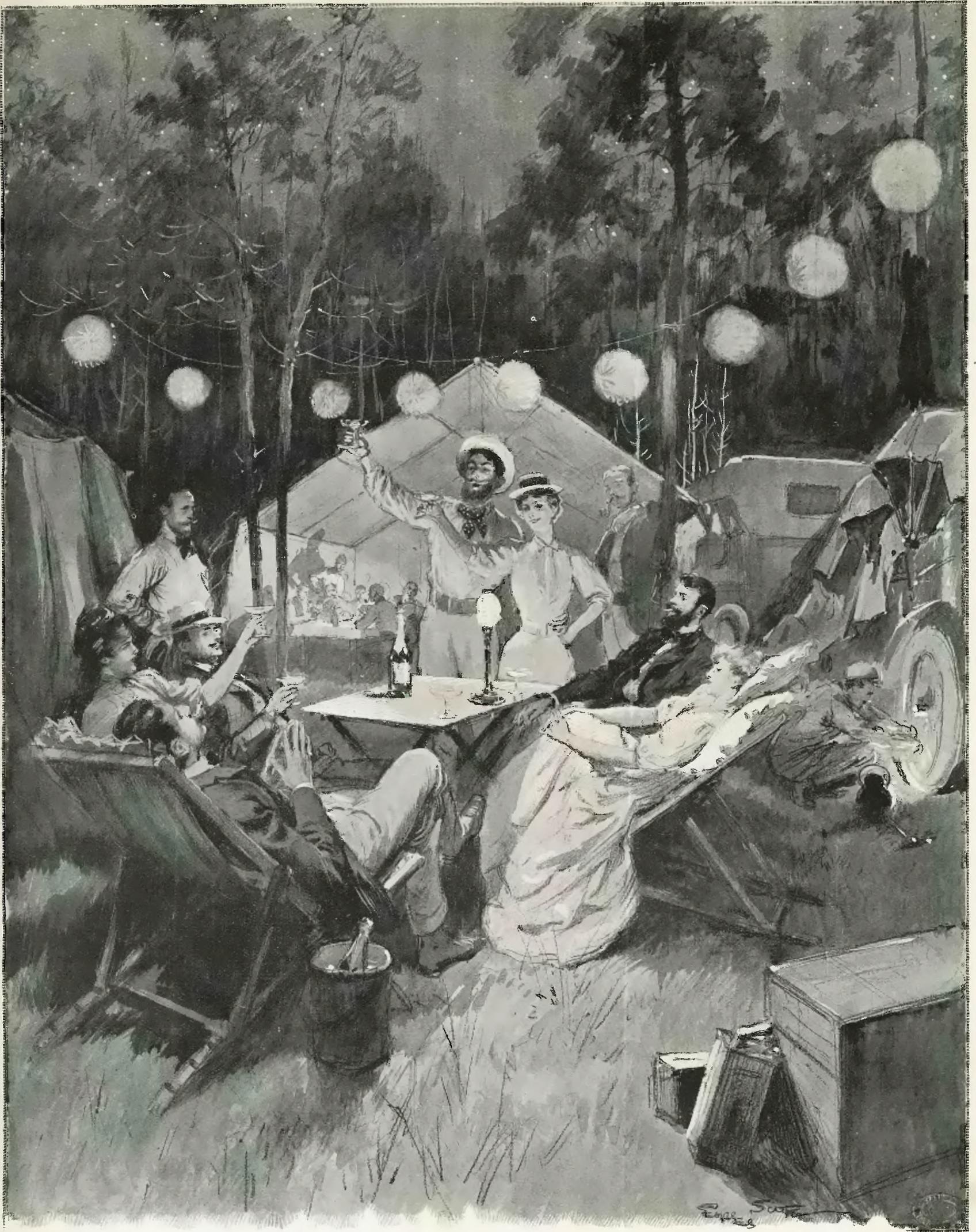


A la tombée du soir, on rentre les lits-cages qui ont servi de divans dans la journée.

tout entier. Ils s'amuserent fort de leur « aventure » si bien organisée, et, en ce camp que semblaient garder leurs autos rangées à la lisière comme une batterie d'artillerie, la plus franche belle humeur ne cessa de régner.

Le soir surtout, le caractère gascon s'épanouissait dans toute son ampleur ; la verve périgourdine se donnait libre carrière ; un concert s'improvisait : à la lueur des lanternes jaunes et vertes (les couleurs du club), les vieux refrains des bords de la Garonne, répétés en chœur, montaient vers les étoiles.

Ce fut délicieusement original, cette robinsonnade en pleine agitation du modernisme le plus intense. Et



LE CAMP DES PÉRIGOURDINS AU CIRCUIT DE LA SARTHE. — Joyeuse soirée.

*Dessin d'après nature de Georges Scott.*

quelle fantaisie peu banale de se faire adresser sa correspondance avec cette suscription :

*M. X...*

*Campement de l'A. C. D.,  
Sapinière de M. Leproux,*

*Montfort-le-Rotrou (Sarthe) !*

Aussi bien souhaitons-nous de voir se propager ce système du *camping*, qui vient d'être expérimenté de façon si heureuse.

Il pourrait se pratiquer utilement dans d'autres circonstances, et maintenant, précisément, que l'automobilisme favorise de plus en plus la locomotion individuelle à grande distance, les touristes en quête de plages

pas trop fréquentées, de sites pittoresques au cœur de la montagne ou de la forêt, auraient plaisir et avantage à se grouper en caravanes vivant sous la tente et se déplaçant à leur gré, sans souci des classiques hôtelleries. Ce serait là, pour les villégiatures, dont le programme est devenu un peu monotone, un attrait vraiment nouveau.

## LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

## MORT DE M. ALBERT SOREL

Albert Sorel, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques, président de la commission supérieure des Archives nationales, vient de mourir à l'âge de soixante-trois ans. C'est un historien de premier ordre, un écrivain de haute valeur qui disparaît brusquement, avant d'avoir accompli toute la tâche qu'il se proposait et dont sa puissante activité intellectuelle était capable, mais après avoir donné sa mesure, en laissant une œuvre définitive suffisante pour illustrer son nom et perpétuer sa mémoire.

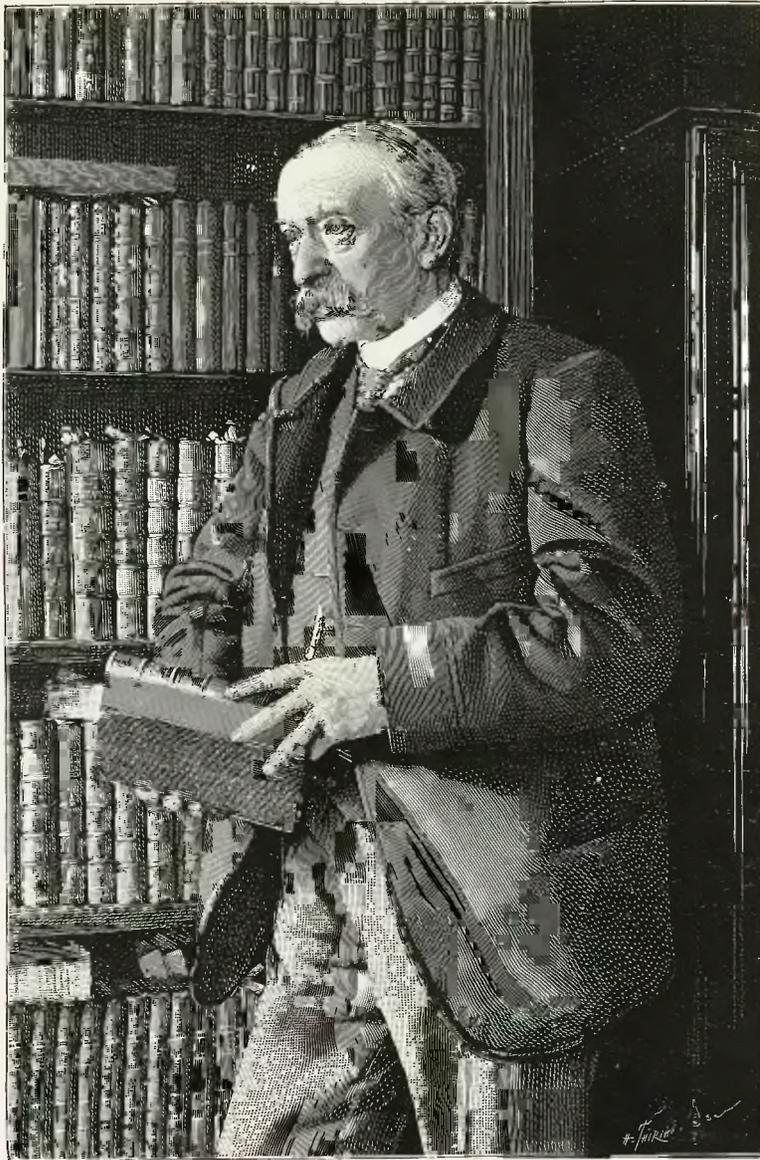
Ce monument, représentant vingt années de labeur assidu est l'ouvrage considérable intitulé : *Europe et la Révolution française*. L'an dernier, la publication du huitième volume en marquait l'achèvement, et les amis de l'auteur, réunis autour de lui, célébraient cet heureux couronnement par une fête jubilaire où, dans son éloquente réplique aux discours laudatifs, il disait :

« Ayant recueilli les impressions des hommes, j'aurais rêvé de représenter leurs figures vivantes, de rendre leurs actes sensibles à nos sens, leurs paroles intelligibles à nos esprits, et, pour rétablir le courant entre eux et nous, de rallumer la lumière qui les éclairait, de ranimer l'atmosphère qu'ils respiraient et de nous y plonger.

» C'est le passage difficile et très souvent l'impasse dans la carrière de l'historien, le passage de la culture érudite et livresque à la reproduction de la vie, de l'archive close, du cercle étroit et blafard de la lampe dans l'obscurité du travail nocturne, au grand jour, dans l'espace libre et le plein air qui donnent la véritable optique de l'histoire, puisqu'ils sont l'optique même des grandes scènes de la vie humaine. J'y voudrais voir les hommes, non arrêtés et figés en poses de modèle, sur le tréteau de l'atelier, mais comme surpris dans l'action même ; éclairés, non du rayon de commande, entre les tentures accommodées, mais baignés dans la lumière de partout, frémissante avec les feuilles sous la brise, mouvante avec les nuages d'en haut... »

Qui pourrait définir la méthode d'Albert Sorel mieux qu'il ne l'a fait lui-même en des termes d'une si élégante précision ? Disciple fervent de Taine, dont l'héritage académique parmi les Quarante devait lui échoir en 1894, cette méthode, il l'appliqua magistralement : son érudition est à la fois très sûre, très vivante et très littéraire, ainsi qu'en témoignent non seulement ses écrits, mais encore ses cours d'histoire diplomatique professés à l'École libre des sciences politiques où son enseignement substantiel et captivant contribua, sous la direction du regretté Emile Boutmy, à former tant d'élèves distingués.

Récemment, l'Institut lui décernait pour son œuvre capitale le grand prix triennal Osiris de 100.000 francs. Peu de temps auparavant, il avait quitté les fonctions de secrétaire général de la présidence du Sénat, qu'il occupait depuis trente ans et, dans son petit hôtel de la rue de Vaugirard, retraite familiale peuplée de livres et de documents, savant épris d'art, lettré délicat, philosophe souriant, voire un peu narquois, causeur séduisant, il se consacrait entièrement à ses chères études. C'est là qu'il s'est éteint prématurément, au retour d'un voyage à Rouen, où, lors des fêtes du troisième centenaire de Corneille, malgré sa santé déjà chancelante, fier de son origine normande (il était né à Honfleur), il avait tenu à rendre un personnel hommage à



M. Albert Sorel dans sa bibliothèque. — Phot. Dornac.

l'illustre ancêtre, devant la Table de marbre du Palais, achevant ainsi par une belle page une belle carrière.

E. F.

## LE PRIX SULLY-PRUDHOMME EN 1906

Le prix Sully-Prudhomme, de 1.500 francs, qui a pour but de permettre à un jeune poète d'éditer ses œuvres de début, vient d'être décerné cette année à M. Paul-Hubert.

Il y a trois ans déjà, M. Paul-Hubert avait reçu une mention du comité du prix Sully-Prudhomme. Il continua à travailler silencieusement, obscurément et, sans autre recommandation que celle de son mérite, il obtint aujourd'hui la récompense convoitée par tant de jeunes écrivains.



M. Paul-Hubert.

En son volume : *les Horizons d'or*, qui va paraître prochainement, il chante le Languedoc, où il passa son adolescence, ses vignes, ses champs, la Méditerranée... Une inspiration large, un sens profond du rythme servi par un choix facile d'épithètes abondantes, sont les caractéristiques du talent du nouveau lauréat.

Ayant à peine achevé de célébrer les

*Horizons d'or* du Languedoc, M. Paul-Hubert a entrepris sur Paris, qu'il habite depuis quelques années, une nouvelle série de poèmes : *Au cœur ardent de la cité*.

## VIENNENT DE PARAÎTRE :

Romans.

Madame Monpalou (Ollendorff, 3 fr. 50) est un livre de villes d'eaux, écrit dans une ville d'eaux, et joyeux de toutes les joyusetés qui éclosent si facilement autour de certaines tables d'hôtes. Et j'aime à croire que M. Jean Lorrain a dû parfois se divertir en notant sur place les traits inoubliables de l'obsédante et redoutée M<sup>me</sup> Monpalou, de Roperce, le poète ennuyé, de la romanesque M<sup>me</sup> Finelnette, victime du poison de la littérature, de la sous-préfète aux élégances provocantes, de M<sup>mes</sup> Rosbidart et Petitnicoud, de M. Eustache enfin, le méridional dont le tempérament bien viril ne connaît aucune défaillance (1). — Dans le nouveau roman de M. Maxime Formont, une humble jeune fille, Claire Tridon, aime d'un amour extasié, quasi mystique, qui plane au-dessus de toutes matérialités, le jeune, l'élégant, le frivole prince Jean d'Yvelines. Le prince est marié. Afin de demeurer sous son toit et de se rapprocher un peu de Jean comme on se rapproche de Dieu en pénétrant dans son église, Claire accepte d'épouser Julien Dumay, le régisseur du château d'Yvelines. C'est *le Sacrifice* (Lemerre, 3 fr. 50). Mais Julien, qui, en l'espèce, me paraît surtout être le sacrifié, ne tarde pas à deviner le secret de sa jeune femme. Claire, d'ailleurs, avoue. Elle aime et aimera toujours le prince, mais elle n'a point été et ne sera jamais sa maîtresse. Cette loyale explication, comme bien on pense, ne satisfait point le jaloux. Au reste, ce mari, mal conseillé par un certain Mattei de sinistre figure, ne croit pas beaucoup à la pureté mystique des amours terrestres. Il cède trop vite à un mouvement de colère et incendie le château de ses maîtres. Et c'est Claire, la triste amoureuse, que la fatalité retient dans le bûcher.

(1) L'auteur de *Madame Monpalou*, M. Jean Lorrain, est mort le jour même où fut écrite cette notice sur son dernier livre. Notre collaborateur Nozire consacre une partie de son *Courrier de Paris* à cette curieuse physiologie littéraire.

## Beaux-Arts

M. Maurice Dreyfous nous présente une très intéressante étude sur *les Arts et les Artistes pendant la période révolutionnaire (1789-1795)*. M. Dreyfous a lui-même indiqué, dans une préface, les caractères de son ouvrage : un livre non point savant dans le sens courant du mot, mais qui s'attache à distraire ses lecteurs « en leur enseignant, de-ci de-là, des choses qu'ils ne connaissent pas encore ». Ce sont, si je ne me trompe, ces mêmes caractères qui définissent les travaux de vulgarisation. Et cependant le livre de M. Dreyfous est mieux — en certains de ses endroits du moins — qu'un livre de vulgarisation. Il eût, à ce titre, aisément comporté des notes au bas des pages, car nous ne partageons pas cette opinion de l'auteur, formulée dans la préface, que les notes ont seulement une raison d'être en deux cas : dans les œuvres des maîtres de l'histoire et dans les travaux des élèves en quête d'un diplôme. Et j'ajouterai que le public ne se prend pas aussi facilement que M. Dreyfous se l'imagine au mirage et au bluff des notes justificatives. Cette réserve faite, il nous faut en toute liberté louer l'habileté avec laquelle l'auteur a composé son ouvrage. Les anecdotes amusantes et pittoresques abondent et donnent beaucoup d'agrément au récit. Ce sont, notamment, les curieux détails sur le buste de Mirabeau par Houdon (p. 222), sur les portraits des condamnés peints à la veille des exécutions (228-229), sur le reportage militaire par l'image (239, 451), sur la participation des comédiens aux travaux de terrassement du Champ-de-Mars (315). Plus loin, l'auteur nous dit l'histoire bouffonne du chien qui simulait le président du tribunal révolutionnaire (338) ; il nous fait connaître l'origine de la chanson *Ça ira* (379) et nous apprend comment le *Chant du départ* fut chanté la première fois par Méhul (399). Et il y aurait bien d'autres pages à signaler dans ce bon livre dont on appréciera la manière aimable et l'enseignement facile.

## DOCUMENTS et INFORMATIONS

## HUITRES FLOTTANTES.

Il y a quelque temps, un ostréiculteur du Morbihan, M. Martine, signalait à l'Académie des sciences l'apparition d'algues inconnues qui menaçaient de ruiner les parqueurs établis à l'embouchure de la rivière de Vannes.

Ces algues, que les ostréiculteurs ont appelées *Ballons*, affectent la forme de petites outres brun verdâtre qui se collent aux huîtres et qui, microscopiques au début, atteignent assez vite le volume d'un gros œuf de poule. Formées d'une paroi très mince, élastique et assez fragile, ces outres, habituellement pleines d'eau, s'affaissent sur elles-mêmes au moment de la basse mer ; elles se vident alors par les déchirures de leur enveloppe ; mais, en vertu de leur élasticité, elles se remplissent d'air. Au retour du flot, elles forment ainsi un flotteur plus que suffisant pour soulever l'huître qui leur sert de support. Dès lors, à chaque grande marée, quand les parcs découvrent totalement, on voit les huîtres disparaître au large sur cette algue automobile.

D'après M. Cornet, on se trouve en présence de la *Colpomenia sinuosa*, très répandue dans toutes les mers chaudes, abondante, notamment, dans la Méditerranée et dans les parties voisines de l'Atlantique. Elle fut signalée pour la première fois à Cadix au commencement du siècle dernier, et on ne l'avait jamais vue plus au nord. Elle sera venue, sans doute, sur la coque d'un bateau et, ayant trouvé dans le golfe du Morbihan une eau favorable, elle s'y est multipliée. Jusqu'ici on n'a trouvé d'autre moyen efficace pour combattre cette algue que de balayer les parcs avec des fagots épineux qui la crèvent. On espère qu'il suffira d'un hiver rigoureux pour la faire disparaître.

## L'ÉPARGNE FRANÇAISE.

M. Alfred Neymarck a recherché à combien peuvent s'élever les placements annuels de l'épargne française en titres mobiliers.

D'après cet éminent économiste, de 1885 à 1905, les dépôts de fonds dans les principaux établissements de crédit se sont élevés de 912 à 2.897 millions ; les dépôts de fonds à la Banque ont passé, dans le même temps, de 358 à 823 millions ; la valeur des titres en dépôt a passé de 3.113 à 6.980 millions ; les six grandes Compagnies

de chemins de fer ont vendu 9.482.465 obligations pour un capital de 4.016 millions et amorti sur leurs anciens et nouveaux emprunts 2.164 millions. De 1880 à 1905, le public de l'épargne a souscrit et payé 4.200 millions de titres de rentes amortissable et perpétuelle ; de 1891 à 1903, il a souscrit et mis en portefeuille 520 millions de titres d'emprunts coloniaux et de protectorats ; 948 millions d'obligations de la ville de Paris, 925 millions d'obligations foncières et communales.

En outre, de 1885 à 1905, les dépôts de fonds dans les caisses d'épargne ordinaires ont grossi de 2.211 à 3.210 millions, soit un accroissement de 1 milliard, en même temps que le nombre des livrets s'élevait de 4,9 à 7 millions. L'avoir des sociétés de secours mutuels a grossi de 56 à 160 millions.

Au total, l'ensemble des valeurs mobilières appartenant en propre aux capitalistes français s'élèverait, d'après M. Neymarck, à 93 milliards fin 1905, alors que cette fortune était évaluée à 74 milliards en 1890, et à 87-90 milliards en 1900.

TIMBRES TOXIQUES.

L'habitude de mouiller les timbres en les passant sur la langue peut être dangereuse. Non seulement on peut ainsi absorber les microbes plus ou moins infectieux dont serait souillée la main qui délivre les timbres, mais encore des empoisonnements pourraient se produire si les timbres étaient colorés avec des matières toxiques.

C'est ce qui est arrivé en Angleterre, avec le timbre de 3 pence, jaune et brun, dont la couleur était à base de chromate acide de plomb, substance très toxique, puisqu'on a constaté chez des enfants des empoisonnements avec des doses d'une douzaine de milligrammes. Or, un seul timbre contenait environ un milligramme de ce chromate.

L'Office des postes vient d'ordonner le retrait de ce timbre.

UNE NOUVEAUTÉ AUTOMOBILE

LES JANTES DÉMONTABLES AU GRAND PRIX DE L'AUTOMOBILE-CLUB

Les lecteurs des comptes rendus aussi bien que les spectateurs de la grande course d'automobiles du Circuit de la Sarthe ont eu l'impression très nette qu'entre voitures sensiblement égales, conduites par des chauffeurs également habiles, celles qui ont triomphé ont dû en grande partie leur victoire à un perfectionnement nouveau, non pas précisément des pneumatiques, mais du montage des pneumatiques.

Les voitures de Sisz et de Nazzaro, arrivés premier et second, étaient munies de roues à jantes démontables ou amovibles, grâce auxquelles le remplacement d'un pneumatique s'opérait en trois minutes, tandis que la même opération demandait un

quart d'heure au moins avec les pneumatiques montés de la façon ordinaire. A raison de dix bandages changés pendant la course (et ce chiffre, pris pour l'exemple, a été dépassé), les coureurs qui n'avaient pas de jantes amovibles étaient handicapés d'une heure et demie de retard par rapport à ceux qui les avaient adoptées. Sans doute, il n'est pas prouvé par cela même qu'avec des jantes amovibles le troisième (Albert Clément), qui a fait le parcours en 12 h. 50, serait arrivé devant le premier (Sisz), qui n'a mis que 12 h. 14, et qui, serré de plus près, aurait pu sans doute améliorer encore sa moyenne ; mais il aurait presque certainement battu le deuxième (Nazzaro), qui n'avait à l'arrivée que trois minutes d'avance.

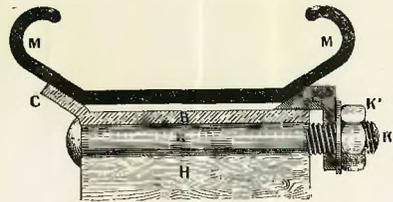
Il convient d'ajouter que la jante amovible, si elle a singulièrement aidé à la victoire, n'aurait pas suffi pourtant à la donner ; bien des voitures, qui avaient aussi adopté, au Circuit de la Sarthe, la nouvelle invention, n'ont pourtant pas été classées. Les constatations qui précèdent ne diminuent donc nullement les mérites personnels des coureurs Sisz et Nazzaro et des voitures Renault et Fiat qu'ils conduisaient.

Dès la prochaine course, d'ailleurs, à moins d'un perfectionnement nouveau, les chances seront redevenues égales : tous les concurrents auront certainement des jantes amovibles. Et déjà tous les automobilistes en réclament ; tous ceux que les changements et les gonflages de pneumatiques ont longuement arrêtés au bord des routes s'inquiètent de savoir si le procédé nouveau doit procurer les mêmes avantages en tourisme qu'en course, et pourra être généralisé.

L'affirmative paraît évidente. Rien de plus simple en effet que le système de la jante amovible. Voici en quoi il consiste :

La roue, composée comme à l'ordinaire d'un moyeu métallique, de rayons et d'une jante en bois, est cerclée extérieurement au moyen d'une frette métallique. Cette frette n'est pas autre chose que le cercle en fer des roues de voiture ordinaires ; mais c'est un cercle particulièrement soigné, bien plan, bien concentrique et sans rugosités. De plus, à son bord intérieur (celui qui regarde la carrosserie), il porte ce qu'on appelle en langage technique un *boudin* (C sur la coupe ci-après) : c'est un rebord saillant analogue à celui qui se trouve sur les roues des wagons et qui est destiné à les maintenir sur les rails. Dans la jante en bois sont encastés normalement huit boulons, dont le pas de vis dépasse à l'extérieur. Voilà pour l'ensemble non amovible du système.

La partie amovible consiste en une jante en tôle d'acier sur laquelle est monté le bandage pneumatique. Sa forme est celle des jantes ordinaires de pneumatiques, mais avec un peu plus d'épaisseur afin d'avoir



Coupe d'une roue avec la jante amovible.

M, jante amovible sur laquelle se monte d'avance le pneumatique. — B, fausse jante ou frette. — C, boudin de la frette B. — E, coin maintenant en place la jante M. — H, jante en bois. — K, boulon traversant la jante H. — K', écrou en bronze maintenant le coin E.

plus de rigidité. Son diamètre intérieur est légèrement plus grand que le diamètre extérieur de la fausse jante métallique fixe (la frette), de façon à permettre le montage rapide de l'une sur l'autre.

Tout cela est aisé à concevoir. Mais comment obtenir et maintenir l'adhérence de ces deux jantes concentriques, l'une fixe, l'autre libre, avec une solidité suffisante pour résister à un entraînement qui, dans la course de la Sarthe, a dépassé dans les lignes droites la vitesse de 140 kilomètres à l'heure ; — pour résister aussi aux secousses produites à une pareille allure par les aspérités du sol, et, dans les tournants, aux efforts latéraux imposés aux roues de certaines voitures par l'absence de différentiel ? C'est ici qu'apparaît l'ingéniosité du système : l'adhérence nécessaire est obtenue par des coins.

Au lieu d'ajuster l'une sur l'autre, de serrer l'une contre l'autre la frette et la jante amovible, on les écarte en forçant entre elles huit coins, enfoncés et maintenus en place, à intervalles réguliers, par des écrous en bronze. Ces écrous se vissent sur les tiges filetées des boulons encastés à demeure dans la jante en bois. Les coins du côté extérieur, le boudin de la frette du côté intérieur, maintiennent latéralement la jante amovible.

L'entraînement de celle-ci par la roue motrice pourrait se faire à la rigueur par l'intermédiaire des coins. Mais, pour leur éviter ce rôle et cet effort supplémentaires, la jante amovible construite par M. Michelin (1) et employée au Circuit de la Sarthe porte à sa face intérieure deux taquets rivés ; le cercle fixe (la frette) porte de son côté une clavette destinée à se loger entre les deux taquets.

Les opérations du montage et du démontage s'expliquent d'elles-mêmes après la description qui précède. Il suffit, pour le

(1) La description qu'on lit ici s'applique tout entière à la jante amovible construite par M. Michelin pour l'emploi de ses pneumatiques : c'est celle dont étaient munies, pour la course du Grand Prix de l'Automobile-Club, les voitures des coureurs Sisz et Nazzaro.

montage, de poser la jante amovible sur la frette, en introduisant la clavette dont celle-ci est munie entre les taquets d'entraînement de celle-là. Puis on place les coins et l'on serre les écrous.

Pour démonter, on fait les opérations en sens inverse. Le dévissage des écrous était pratiqué avec une extraordinaire rapidité par les concurrents du Grand Prix au moyen d'un vilebrequin sur lequel était emmanchée une clef à douille. Les écrous enlevés, il suffit de donner, de l'intérieur à l'extérieur, un léger coup de marteau sur la jante amovible pour décoller les coins.

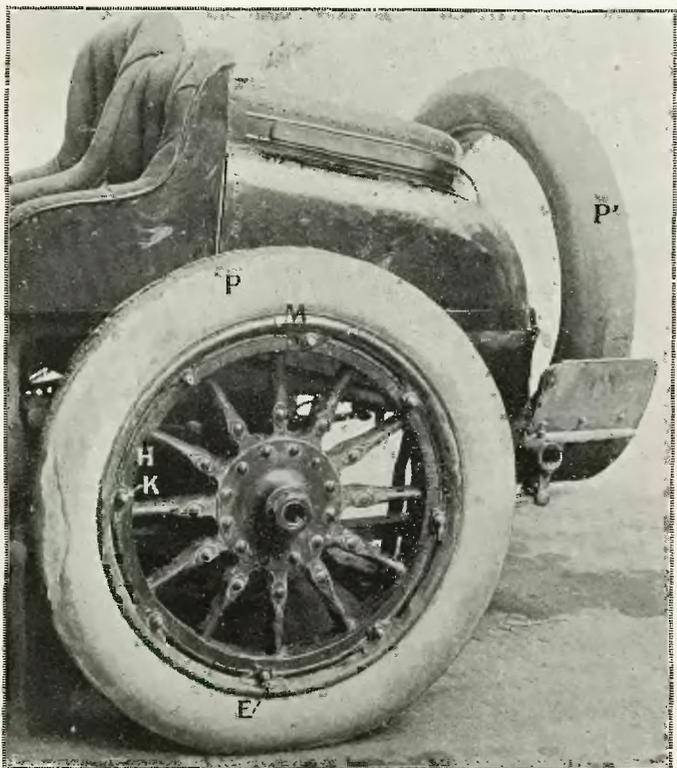


Le papillon (I), son écrou (L) et la clef de rallonge (J), dans la jante amovible.

Comme les jantes ordinaires, les jantes démontables comportent nécessairement : 1° une valve destinée à gonfler la chambre à air ; 2° des papillons, ou boulons de sécurité, destinés à maintenir l'enveloppe sur la jante. Ces pièces ont dû, pour s'appliquer aux jantes démontables, subir des modifications dont le détail nous entraînerait trop loin : la valve est transportée à l'intérieur de la jante, puisqu'elle ne trouve plus sa place à l'extérieur ; quant aux papillons, la figure ci-dessus en indique le nouveau dispositif.

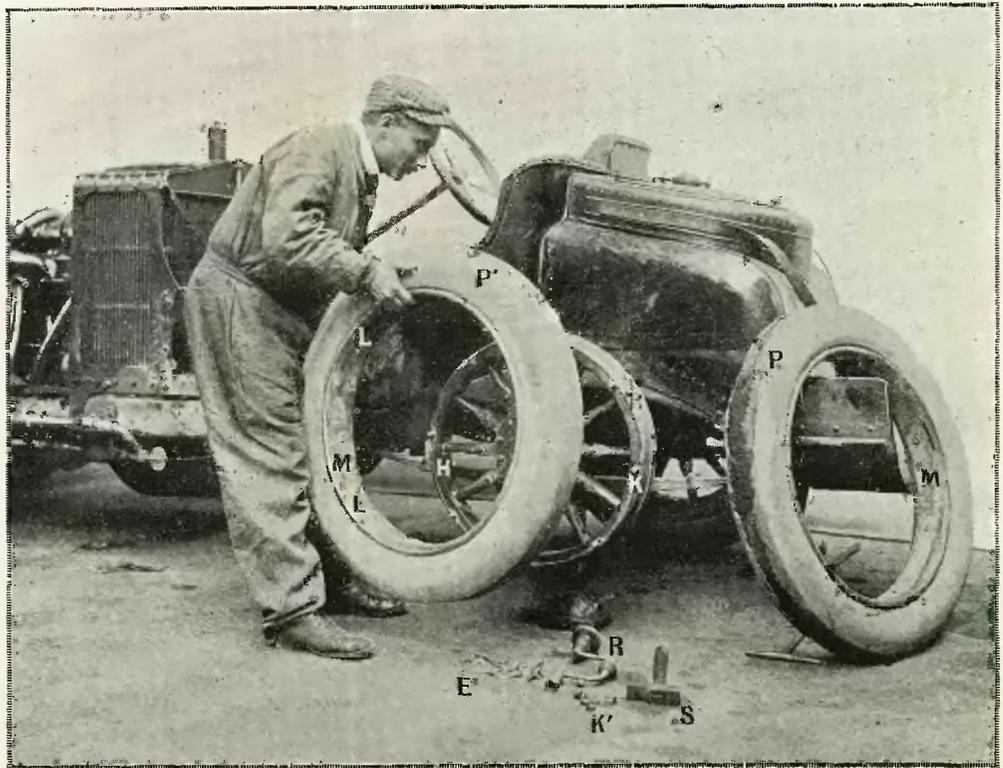
En adoptant la jante amovible, on n'aura d'ailleurs plus beaucoup d'occasions de gonfler ou de démonter ses enveloppes en cours de route. Le touriste emportera des pneus de rechange tout gonflés sur leur jante. Et, même s'il n'y met pas l'habileté de Sisz, en moins de cinq minutes il regardera une roue. A l'étape seulement il examinera et réparera le bandage qui aura fléchi.

En résumé, la jante amovible ou démontable n'est assurément pas une solution définitive du problème du pneu ; mais c'est un palliatif excellent et qui permettra d'attendre plus patiemment la roue idéale : douce, rapide et increvable.



Roue d'arrière de la voiture de Sisz avec jante amovible.

P, pneumatique à changer. — P', pneumatique de rechange tout gonflé, chargé à l'arrière de la voiture. — M, jante amovible. — H, jante en bois. — K, un des huit écrous pour le serrage des coins. — E, un des huit coins mobiles.



Sisz remplaçant un pneumatique monté sur jante amovible.

P', pneumatique neuf tout gonflé. — P, pneu hors d'usage. — L, L, écrous des papillons. — M, M, jantes amovibles. — H, jante en bois. — B, frette. — K, partie filetée des boulons d'assemblage. — K', écrous en bronze se montant sur les boulons K. — E, coins. — R, vilebrequin servant au démontage rapide des écrous K'. — S, marteau servant à décoller les coins au moment du démontage.

## LE DRAME DE NEW-YORK

Un fait divers éminemment sensationnel nous est arrivé, ces jours-ci, d'Amérique : à New-York, dans les jardins suspendus de Madison Square, pendant la représentation d'une opérette, au moment même où se jouait une scène de duel, un gentleman en a tué un autre, à cause d'une femme. Il se passe de ces drames-là un peu partout ; mais, ce qui donne à celui-ci un relief particulier et le signale davantage à l'attention,



M<sup>me</sup> Thaw. — Phot. Reutlinger.

c'est, plus encore qu'un concours de circonstances romanesques, la condition sociale des personnages.

Le meurtrier, M. Harry Thaw, âgé d'une trentaine d'années, frère de la comtesse de Yarmouth, est un multimillionnaire de Pittsburg, jouissant de quatre cent mille francs de rentes et connu pour sa prodigalité ; la victime, M. White, est un architecte

réputé ; quant à l'héroïne de ce grand scandale mondain, elle n'est autre que la légitime épouse de l'assassin. Fille d'un avocat de Pittsburg, mort sans fortune, Evelyn Nesbit, d'une beauté remarquable, gagnait sa vie en posant chez les peintres et les sculpteurs de New-York et en essayant du théâtre, lorsque M. White la séduisit, puis l'abandonna. Quelque temps après, elle vint à Paris ; M. Thaw l'y rencontra, la ramena en Amérique, régularisa son union. M<sup>me</sup> Thaw mère s'était efforcée de faire recevoir sa bru dans la société pittsburgoise, et, de son côté, dit-on, la jeune femme s'appliquait à se montrer digne de sa nouvelle situation.

## LA CATASTROPHE DE SALISBURY

Un très grave accident de chemin de fer s'est produit en Angleterre, le 1<sup>er</sup> juillet : l'express de Devonport à Londres, correspondant avec les paquebots d'Amérique qui débarquent les passagers à Plymouth, a déraillé, vers 2 heures du matin, près de Salisbury. Aussitôt après avoir dépassé cette station, à un endroit où la ligne décrit une courbe brusque, le train, lancé à une vitesse sans doute trop rapide, alla se jeter contre un convoi de lait, arrêté sur une voie de garage ; le choc fut terrible ; la machine fit panache, écrasant, brûlant le mécanicien et le chauffeur ; en quelques secondes, les wagons ne formèrent plus qu'un inextricable amas de débris, sous lesquels gisaient une quarantaine de voyageurs.

On procéda au sauvetage avec toute la diligence possible ; mais tel était l'encombrement de la voie que, pour dégager quelques-unes des victimes de cet amoncellement de matériaux, il fallut scier les planches des wagons.

Le nombre des morts s'élève à vingt-huit, celui des blessés, dont quelques-uns grièvement, est de douze. Parmi ceux-ci se trouve un vieillard de soixante-dix ans, M. Sentell, de New-York, qui a perdu dans la catastrophe sa femme, son fils et ses deux filles.



La fête des sapeurs-pompiers à Paris : le défilé des pompiers de Verneuil (Oise) avec leur cantinière.

## LES FÊTES DES SAPEURS-POMPIERS

Notre confrère *le Petit Journal* a eu l'idée excellente et généreuse d'organiser des fêtes en vue de la création d'une caisse de secours immédiats pour les veuves et les orphelins des sapeurs-pompiers de France.

Les sapeurs-pompiers lui ont donné leur concours avec empressement, et ce sont eux qui ont fait les frais du programme. De nombreuses délégations sont accourues de province, et même de l'étranger.

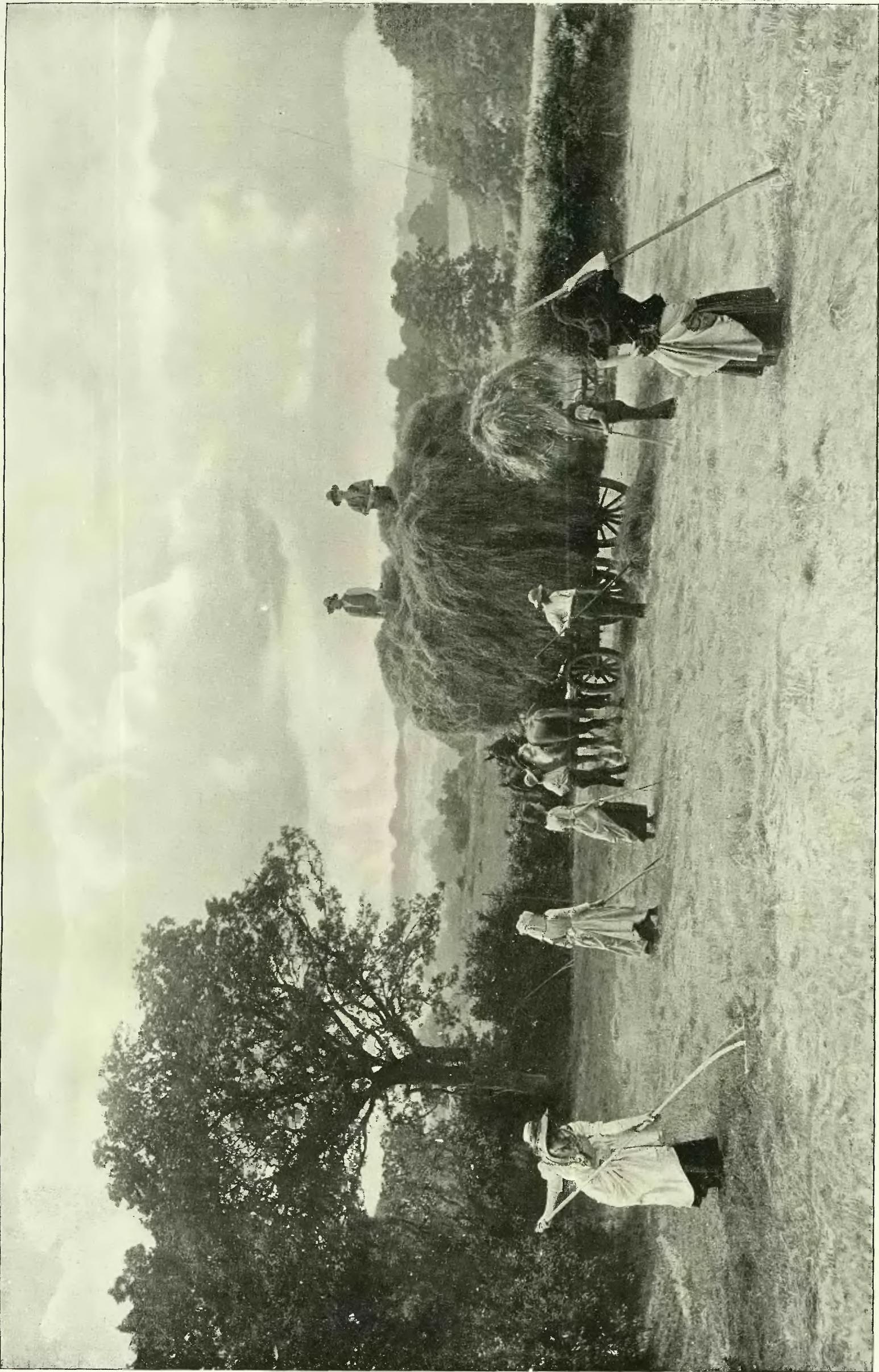
Aussi ces fêtes ont-elles réussi à souhait. Dimanche, à 6 h. 1/2 du matin, s'ouvrait,

au jardin des Tuileries, le concours de pompes. Dans l'après-midi, les prix étaient distribués, aux Tuileries également, sous la présidence de M. Georges Clemenceau, ministre de l'Intérieur.

Cette cérémonie s'est terminée par un défilé au cours duquel on a fait un succès à la compagnie de Verneuil (Oise), en tête de laquelle marchait sa cantinière, une brave femme qui fit campagne en 1870, et qui, plutôt que de se résigner à quitter un uniforme qui nous paraissait jadis si charmant, s'est enrôlée, la guerre finie, parmi les pompiers de son petit pays.



La catastrophe du chemin de fer de Salisbury (Angleterre) : l'enlèvement des débris du train fracassé.

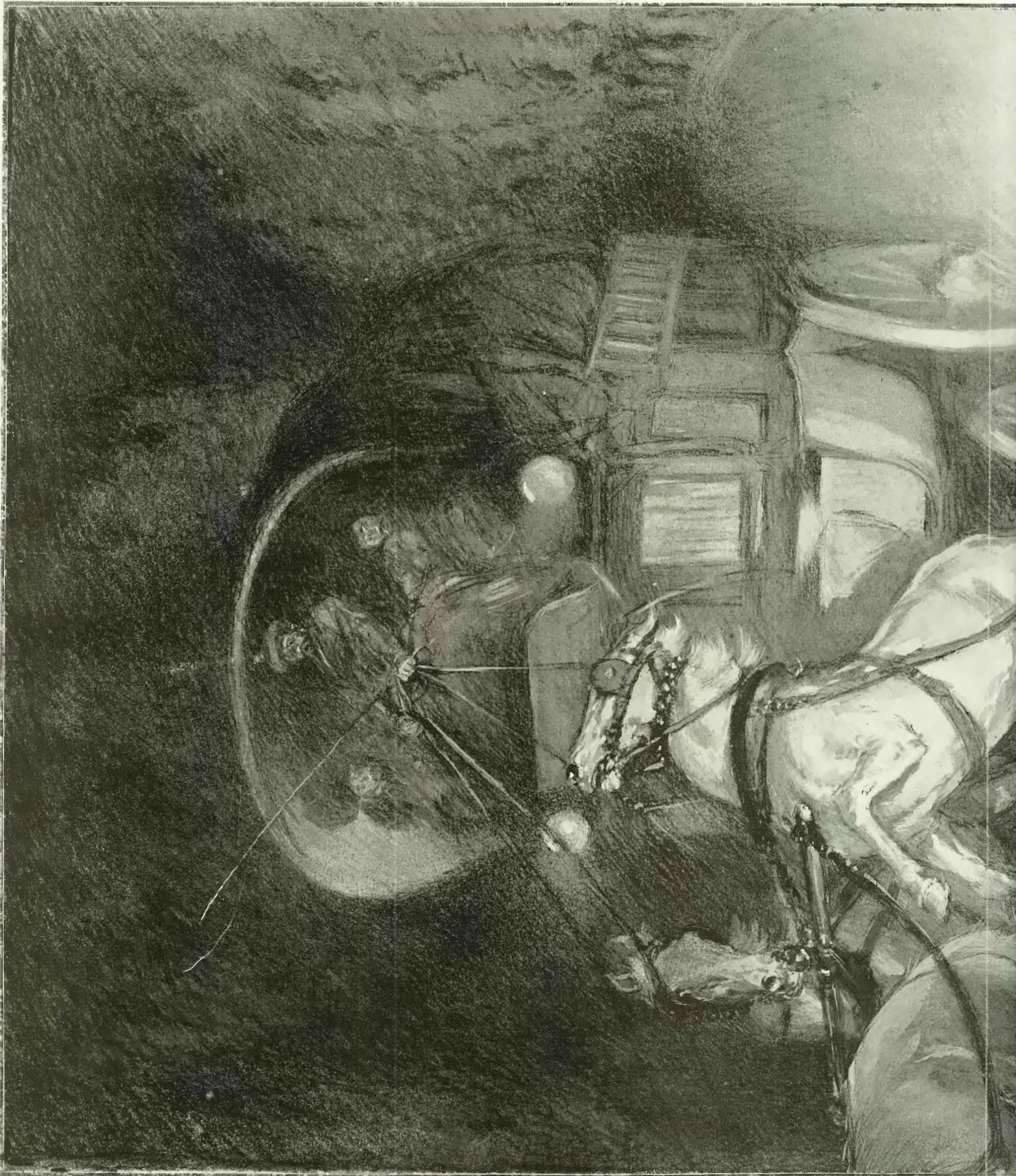


LA FENAIISON DANS LE COMTÉ DE KENT (ANGLETERRE)

Cliché Robinson.

Un beau jour d'été touché à sa fin. Sous un doux ciel voilé, où le soleil déjà décline, la plaine anglaise s'étend, grasse, ondulante à peine, et vêtue d'or vert par les foins mûrs. De beaux grands bouquets d'arbres déversent sur les prés leurs ombres qui s'allongent. Les moissonneurs ont terminé leur tâche, échaudés sur la lourde charrette la déponille odorante de la prairie. Du bout du râteau, les fanaises accortes ramassent les derniers brins qui traînent sur le sol ras tondu. En quelques coups de fourche, le chargement du chariot sera complet, et l'attelage prendra, gémissant sous le faix, la route de la ferme. Tel est le tableau bucolique qu'a saisi l'objectif, un après-midi de juin. Par la science de l'arrangement, l'heureux choix du point de vue et de l'éclairage, l'harmonieux groupement des figures, le photographe qui a pris ce magnifique cliché a réalisé ce tour de force de donner presque l'illusion d'une reproduction d'œuvre d'art, — ce qui est la suprême ambition de tout bon photographe.

L'ILLUSTRATION





## UNÉ RENCONTRE DANS LA NUIT

*Elle circule encore sur quelques-unes des routes de France, la bonne vieille diligence qui avait jadis le monopole de mener vers la ville, du trot régulier de ses quatre chevaux, les ruraux affairés, et de les ramener, à la nuit close, vers la tranquille maisonnette. Mais elle est bien déchue de sa splendeur ancienne. C'est désormais entre son petit canton d'attache et la gare la plus voisine qu'elle conduit ses pratiques : bref itinéraire pour cette ancienne coureuse d'étapes. On part pour correspondre avec le premier train ; on s'en retourne attendre le dernier train du soir. Plus de drames en pleines ténèbres ! Plus de voleurs de grands chemins embusqués à l'orée du bois ! La seule aventure marquante, dans la nuit noire, c'est la rencontre, à un détour, de quelque automobile projetant devant elle l'aveuglante lumière de son phare, qui réveille en sursaut les voyageurs somnolents et fait se cabrer le pacifique attelage. La surprise, d'ailleurs, n'est pas moins vive pour le chauffeur courrant à toute vitesse vers le gîte encore lointain. Il se croyait si seul sur cette route perdue ! Il était si bien le maître de l'espace ! Et, tout à coup, voici que surgit devant ses yeux cette apparition quasi préhistorique, l'énorme, l'encroûtée quimbarde jaune, aux deux yeux éblouissants, barrant presque la route de sa masse ; les chevaux dressés, apeurés, affolés, dont un écart, peut-être, va jeter la lourde voiture contre sa machine lancée à fond et déterminer la pire catastrophe... Fâcheuse rencontre, et pour la nouvelle reine de la route, et pour celle qu'elle a détronée !*



AVANT UNE PRÉSENTATION A LA COUR D'ANGLETERRE : LA DERNIÈRE RÉPÉTITION DE LA RÉVÉRENCE

Dessin d'Altec Bail.

La « saison » anglaise bat son plein. Diners, fêtes, réceptions, de tous côtés sollicitent les mondains. C'est l'époque enfin des présentations à la cour. Avec quelle fébrile inquiétude, dans quelles transes la néophyte a attendu le moment redoutable et désiré ! Que de préparatifs, que d'études ! Commander à la couturière ou au grand faiseur honoré d'un brevet de Sa Gracieuse Majesté une toilette d'apparat, ce n'est qu'une démarche agréable. Mais porter ce long voile de gaze, ce lourd manteau de cour traînant sur les tapis, faire avec aisance, avec grâce, sous le feu de tant d'yeux attentifs ou narquois, les gestes qu'imposent les rites, voilà qui est pour troubler les plus intrepides, les plus confiantes en elles. La jeune fille a creusé, médité longuement

le code de l'étiquette, demandé avis aux amis expérimentés. Elle avait d'ailleurs près d'elle, pour la guider, l'amie la meilleure, la plus sûre : sa mère, familière naguère de Windsor, aujourd'hui de Buckingham. Et c'est devant cette conseillère, jouant, pour un moment, le rôle de la reine; devant le père, ravi; devant les petites sœurs, attentives à cette leçon dont elles auront à faire un jour leur profit, que, l'heure venue de partir pour le drawing-room, elle essaye une dernière fois, dans l'aristocratique salon familial, les pas rythmés que veut le protocole, l'inclinaison souple du corps... et le sourire nuancé. Tout est au point et, pourvu que l'émotion ne vienne point paralyser des moyens si chèrement acquis, ce sera bien, parfait !